



HAL
open science

Jean Sbogar et Charles Nodier en Russie : quelques éléments

Virginie Tellier

► **To cite this version:**

Virginie Tellier. Jean Sbogar et Charles Nodier en Russie : quelques éléments. Émilie Pézard et Marta Sukiennicka. Autour de Jean Sbogar. Le bicentenaire d'un roman majeur du romantisme Atelier du XIX e siècle de la SERD, 2019. hal-02867424

HAL Id: hal-02867424

<https://hal.science/hal-02867424>

Submitted on 26 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean Sbogor et Charles Nodier en Russie : quelques éléments

Virginie TELLIER
Université de Cergy-Pontoise
Laboratoire ÉMA (École, Mutations, Apprentissages)

Charles Nodier n'est sans doute pas l'auteur romantique français le plus lu en Russie, au XIX^e comme au XX^e siècles. Pourtant, l'un de ses romans a joué un rôle non négligeable dans la vie intellectuelle de la Russie des années 1820-1830 : il s'agit de *Jean Sbogor*. L'importance du roman de Nodier est confirmée par un témoin, Astolphe de Custine, qui séjourne en Russie en 1839. Celui-ci raconte avec une vanité non dissimulée qu'il a eu le plaisir de constater que son œuvre était connue de l'élite russe. Et d'ajouter :

Si une place aussi peu importante que celle que j'occupe dans notre littérature m'a valu de tels avantages, il est facile de se figurer l'influence que doivent exercer au loin des talents comme ceux qui dominent chez nous la société pensante. Cet apostolat de nos écrivains est la vraie puissance de la France ; mais quelle responsabilité une telle vocation n'entraîne-t-elle pas avec elle ? À la vérité, il est de cette charge comme de toutes les autres ; l'espoir de l'obtenir fait oublier le danger de l'exercer. Quant à moi, si dans le cours de ma vie j'ai compris et senti une ambition, c'était celle de participer, selon mes forces, à ce gouvernement de l'esprit, aussi supérieur au pouvoir politique que l'électricité l'est à la poudre à canon.

On m'a beaucoup parlé de *Jean Sbogor* ; et lorsqu'on a su que j'avais le bonheur d'être personnellement connu de l'auteur, on m'a fait mille questions à son sujet : que n'avais-je pour y répondre le talent de conter qu'il possède à un si haut degré¹ !

Il est intéressant de constater que, dans ce passage, le seul et unique exemple de « nos écrivains » donné par Custine est précisément Charles Nodier, ou plutôt l'auteur d'un seul et unique roman, *Jean Sbogor*². *Jean Sbogor* est aussi au cœur de l'un des (non-)événements les plus romanesques de la biographie imaginaire de Charles Nodier : si l'on en croit l'auteur et ses premiers biographes, il serait directement à l'origine de l'annulation du voyage que l'auteur projetait de faire en Russie. L'anecdote est loin d'être secondaire, quand bien même elle appartient sans doute davantage au mythe qu'à l'histoire : elle pose la question cruciale de la relation entre l'auteur, son œuvre et ses lecteurs, telle que l'auteur la met en scène et telle qu'elle se réalise effectivement. Le présent article propose donc quelques éléments de réflexion³, afin de poser conjointement la question de la réception effective de *Jean Sbogor* en

-
1. Astolphe de Custine, « Lettre trente et unième », *La Russie en 1839* [1843], éd. Véra Milchina, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 691-692.
 2. Astolphe de Custine mentionne d'autres écrivains connus en Russie en d'autres passages, comme Mme de Genlis ou Balzac (*Ibid.*, p. 454).
 3. Une étude plus étendue sur la réception de *Jean Sbogor* en Russie et son influence sur les écrivains russes du XIX^e siècle reste encore à produire. Nous ne livrons ici que quelques éléments qui nous paraissent révélateurs de l'intérêt porté en Russie au roman de Nodier.

Russie à partir de deux exemples, ceux d'*Eugène Onéguine* de Pouchkine et de *Crime et châtiment* de Dostoïevski, et celle de la relation complexe que Charles Nodier élabore avec ses lecteurs par le biais de son roman.

Eugène Onéguine : ironie et mise à distance de la fiction citée

Alexandre Pouchkine travaille pendant une dizaine d'années à son roman en vers *Eugène Onéguine*. La rédaction du troisième chapitre, qui nous intéresse plus particulièrement, a lieu en 1824. Les deux premiers chapitres présentent le héros éponyme, jeune dandy désabusé, qui s'installe à la campagne pour tromper son spleen. Après les premiers jours consacrés à faire l'éloge de la nature, il commence à s'ennuyer profondément. C'est alors qu'il noue une relation d'amitié avec un jeune homme, Lenski, qui lui révèle être amoureux de l'une des filles de leurs voisins communs, Olga Larine. Le troisième chapitre est consacré au personnage féminin du roman, qui en constitue aussi la figure maîtresse : Tatiana. Il s'ouvre sur une épigraphe en français de Malfilâtre, qui donne le ton au chapitre : « elle était fille, elle était amoureuse⁴ ». Le chapitre commence par la visite de Lenski, accompagné d'Onéguine, chez les Larine. Onéguine, s'il a remarqué la secrète Tatiana et trouvé bien fade la jolie Olga, n'en accumule pas moins les sarcasmes sur la vie simple de ces hobereaux de province. Mais l'impression qu'Onéguine a produite sur Tatiana est d'une tout autre nature : « L'heure était venue : elle aimait⁵ ».

Pourquoi Tatiana est-elle tombée amoureuse du bellâtre cynique qu'elle a à peine aperçu ? Pour la même raison qui perdra Emma Bovary : Tatiana a lu trop de romans. Voilà qu'elle se met à s'identifier à toutes les héroïnes de ses lectures, et à prendre Onéguine pour tous les héros qu'elle y a croisés. Tatiana a lu *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, *Valérie* de la baronne de Krüdener (à laquelle d'ailleurs Jean Sbogor a un temps été attribué⁶), *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe, tous les romans de Richardson, *Delphine* de Madame de Staël. Le poète-narrateur se montre très ironique dans son énumération de ces figures majeures du patrimoine littéraire européen, déjà vieillies en 1824. Il n'hésite pas à affirmer, par exemple, que l'incomparable Grandison, héros de Richardson, lui donne envie de dormir. Sa critique se fait plus acerbe encore lorsqu'il aborde les romans contemporains, où triomphe le vice, alors même qu'autrefois la morale était toujours sauve :

А нынче все умы в тумане,
Мораль на нас наводит сон,
Порок любезен — и в романе,
И там уж торжествует он.
Британской музы небыллицы
Тревожат сон отроковицы,
И стал теперь ее кумир
Или задумчивый Вампир,
Или Мельмот, бродяга мрачный,

Mais à présent tout est obscur.
La morale nous fait bâiller ;
Le vice a du charme, et triomphe
Partout, même dans les romans.
La Muse britannique hante
Les songes des adolescentes
Et leur impose comme idole
Le Vampire méditatif,
Melmoth, le sombre vagabond,

4. Александр Сергеевич Пушкин, *Евгений Онегин*, in *Сочинения в трех томах*, т. III, Москва, Государственное издательство художественной литературы, 1955, с. 46. // Alexandre Pouchkine, *Eugène Onéguine*, trad. et éd. Jean-Louis Backès, Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 1996, p. 96.
5. *Eugène Onéguine*, éd. cit., p. 99. « Пора пришла, она влюбилась » (*Евгений Онегин*, éd. cit., p. 49)
6. Charles Nodier le rappelle dans la préface de la 3^e édition : « Il faut pourtant que ma brochure en deux volumes ait porté quelque empreinte d'un caractère d'homme, puisqu'on en trouva qu'un homme à qui l'attribuer, et que ce fut (j'en demande humblement pardon à sa noble mémoire) mon illustre ami Benjamin Constant. Des journalistes qui se crurent mieux avisés, et qu'avait trompés je ne sais quel mélange d'ascétisme, d'amour et de philanthropie désespérée qui se confondent dans cette bluette, en accusèrent Madame de Krudener, qui n'étoit pas un homme, et qui commençoit à n'avoir plus de sexe. Je n'intervins pas dans ce combat qui ne pouvoit durer longtemps. *Adolphe* et *Valérie* répondoient pour leurs auteurs ». (Charles Nodier, *op. cit.*, p. 80)

Иль Вечный жид, или Корсар,
Или таинственный Сбогар.
Лорд Байрон прихотью удачной
Облек в унылый романтизм
И безнадежный эгоизм⁷.

Le Corsaire, Le Juif errant
Ou le mystérieux Jean Sbogar.
Byron a connu le succès
En revêtant de romantisme
Le plus triste des égoïsmes⁸.

Un seul auteur est ici cité, qui en un sens, résume tous les autres : Byron. Pouchkine prend néanmoins la peine d'ajouter une note pour préciser que *Le Vampire* n'est pas de Byron, quoi qu'on en ait dit, que *Melmoth* est de Maturin et *Jean Sbogar* de Charles Nodier. Cette mention éclaire la réception de *Jean Sbogar* en Russie, et constitue une clé de lecture intéressante pour le texte pouchkinien, qui contribue ainsi à la richesse sémantique de cette œuvre. La réception de *Jean Sbogar* en Russie est de toute évidence précoce, favorisée bien évidemment par le fait qu'une grande partie de l'élite russe lit couramment le français⁹, et n'a donc pas besoin d'attendre une traduction du texte. En 1824, Pouchkine peut se contenter d'une simple allusion : il lui suffit de citer le nom du héros éponyme, désigné, dans le texte russe, par son seul patronyme. L'emploi du cyrillique crée un effet de russification voulu par l'auteur. L'auteur de *Jean Sbogar* est perçu comme un épigone de Byron ou Maturin, épigone, certes, mais le roman est suffisamment important pour qu'il soit cité sur le même plan que les œuvres de Byron, ce que renforce la rime entre *Sbogar* et *Korsar*. *Jean Sbogar* est le seul exemple non anglais des œuvres inspirées par cette Muse « britannique ».

Au-delà du symptôme d'une large diffusion du roman de Nodier dans les milieux cultivés russes, et ce dès les années 1820, la mention de *Jean Sbogar* fonctionne ainsi comme une clé de lecture pour accéder au sens du roman pouchkinien. La mention de « Sbogar » dans *Eugène Onéguine* s'accompagne en effet immédiatement d'une double prise de distance ironique, à l'égard de l'extravagance romantique d'une part, de l'extravagance occidentale d'autre part. Pouchkine rêve, écrit-il un peu plus bas, de « conter simplement la vie d'une famille russe¹⁰ ». La mention de Sbogar, au terme d'une liste-charge d'œuvres d'inspiration byronienne, n'est pas un simple détail anecdotique, mais un véritable élément de la poétique pouchkinienne, qui fonctionne comme un mécanisme d'authentification. Évoquer une fiction, l'invalider en tant que fiction – et Pouchkine n'a de cesse de dénoncer les « mensonges¹¹ » des romans qu'il cite et le « danger¹² » qu'on encourt à leur lecture – cela revient à renforcer l'illusion référentielle de la fiction pouchkinienne. Tatiana est une vraie personne, qui lit l'histoire de faux personnages.

La mention de *Jean Sbogar* dans le chapitre consacré à Tatiana entraîne, par un effet de lecture intertextuelle qui s'impose à quiconque connaît les deux romans, un rapprochement entre l'héroïne de Pouchkine et celle de Nodier. Comme celui d'Antonia, l'amour de Tatiana la fait immédiatement souffrir, avant même qu'il ne se révèle impossible. La jeune fille devient tremblante et pâle. La lettre qu'elle adresse à Onéguine pour lui avouer son amour postule d'emblée la duplicité de son amant : « Qui es-tu ? Mon ange gardien // Ou un tentateur perfide¹³ ? » lui écrit-elle. La dualité manichéenne de la figure masculine, *topos* romantique, rejoue le dédoublement explicite de Sbogar et de Lothario dans le roman de Nodier. Mais le poète pouchkinien ne laisse planer aucun doute sur la vanité de la

7. *Евгений Онегин*, éd. cit., p. 51.

8. *Eugène Onéguine*, éd. cit., p. 102-103.

9. Le texte n'est pas disponible en russe au XIX^e siècle.

10. *Ibid.*, p. 103. « Но просто вам перескажу // Преданья русского семейства. » (*Евгений Онегин*, éd. cit., p. 51-52.)

11. *Ibid.*, p. 101. « обман » (*Ibid.*, p. 50.)

12. « с опасной книгой » (*Id.*)

13. « Кто ты, мой ангел ли хранитель, // Или коварный искуситель » (*Евгений Онегин*, éd. cit., p. 60.)
Nous traduisons.

préoccupation de Tatiana. Onéguine n'est ni ange, ni démon. Ce n'est qu'un séducteur de pacotille, un dandy infatué. Il joue le rôle de héros romantique, sans l'être tout à fait : si certains de ses comportements renvoient à l'archétype – il tue par exemple, non pas la sœur de Tatiana, mais l'amant de celle-ci – il ne peut en constituer que la copie, le double dégradé. La figure d'Onéguine se superpose avec celle du chef des brigands, mais dans un espace spécifique, à mi-chemin entre le réel et son autre, qui est celui du rêve de Tatiana. Dans un grand rêve prémonitoire raconté dans le cinquième chapitre du roman, Tatiana reconnaît en Onéguine le chef d'une bande de monstres, constitués de morceaux de corps d'animaux mélangés.

Le poète multiplie ainsi les mises en garde contre le romantisme mensonger dont est victime Tatiana. Or elle n'est pas seulement victime de ce dandy, elle est aussi victime de l'Occident. Le poète lui reproche notamment, à elle si russe, de ne savoir écrire qu'en français. De fait, certains passages de la lettre de Tatiana semblent presque des citations de *Jean Sbogor*. Ou plutôt, indépendamment de l'effet de citation, toujours difficile à démontrer, il semble que les deux personnages d'Antonia et de Tatiana aient puisé dans le même discours romantique, suffisamment stéréotypé en ces premières décennies du XIX^e siècle, pour qu'on ait le sentiment de lire le même texte. On lit par exemple chez Nodier :

Il se révéloit alors dans sa passion pour Antonia quelque chose de plus puissant, de plus grand que l'amour, une volonté dominante de protection si bienveillante et si tutélaire, qu'on ne peindroit pas autrement celle de l'ange de lumière qui veille à la garde de la vertu, et qui l'escorte du berceau jusqu'à la tombe¹⁴.

Et la jeune fille écrit : « Je sais que tu m'as été envoyé par Dieu, // tu es mon gardien jusqu'à la tombe¹⁵ ». Or, si, dans le roman de Nodier, l'amour de Lothario pour Antonia est véritable, Onéguine n'éprouve en rien pour Tatiana la passion de son prédécesseur français. Il se refuse lui-même à jouer le rôle de l'ange gardien. Si le texte de Nodier peut ainsi être perçu comme une énonciation première, celui de Pouchkine fonctionne comme une énonciation seconde, et révèle donc l'ironie, non du personnage, mais de l'auteur lui-même, conscient de l'effet de *déjà-vu* associé au discours qu'il prête à sa charmante héroïne. Le poète du roman pouchkinien se fait un devoir de traduire la lettre de sa jeune héroïne en russe, comme pour lui apprendre à parler, et la mettre en garde contre la vanité de la parole étrangère.

On voit ici que la réception de *Jean Sbogor*, chez Pouchkine, fait l'objet d'un double mouvement d'appropriation – Tatiana ressemble à Antonia – et de mise à distance – Pouchkine adopte un point de vue ironique et critique sur la figure du bandit au grand cœur, dont il fait une figure étrangère et dangereuse. Dans cette lecture romantique opérée par Pouchkine, le personnage féminin devient le personnage central, et le thème dominant est celui de l'amour impossible.

Cette lecture psychologique et sentimentale n'est pas la seule à avoir été opérée en Russie, elle n'est même, pour ainsi dire, pas la principale. En effet, la présentation pouchkinienne a pour effet de vider de sa substance le personnage masculin. Onéguine est un dandy désenchanté. Il promène son spleen à travers le monde. Il ne porte aucune valeur et n'incarne en rien une aspiration collective. La comparaison à Sbogor ne vaut pas totale assimilation : Onéguine n'est pas Sbogor, il tâche d'en endosser le rôle.

Crime et châtement : philosophie nihiliste et mimétisme fictionnel

La seconde lecture de *Jean Sbogor*, celle qui met l'accent sur le personnage de Sbogor

14. Charles Nodier, *Jean Sbogor*, in *Romans de Charles Nodier*, Paris, Eugène Fasquelle, 1900, p. 147.

15. « Я знаю, ты мне послан богом, // До гроба ты хранитель мой... » (*Евгений Онегин*, éd. cit., p. 60.)
Nous traduisons.

et la dimension politique de son discours, est illustrée par la réception de l'œuvre chez Dostoïevski. Dans les documents préparatoires à *Crime et châtiment*, on trouve une mention du patronyme « Sbogar », cette fois en caractères latins, dans une énumération en cyrillique. Concernant la plénitude du personnage de Raskolnikov, indique Dostoïevski, « il est fasciné par le rôle de créature secrète, par le mystère, Ungern, Sbogar [*en caractères latins dans le texte*], l'Uscoque, et ainsi de suite. Mais ensuite il se moque de cela¹⁶ ». La mention de Sbogar apparaît ici dans une succession de trois termes, qui modifient la perception du personnage, par rapport aux énumérations pouchkiniennes. Les trois personnages masculins convoqués ont en commun d'être des bandits, ou des pirates, dans des régions marginalisées. Le baron Ungern-Sternberg est connu pour avoir tenu en respect les marchands de la Baltique depuis l'île de Dago¹⁷, où il avait son manoir, tandis que les Uscoques sont des pirates croates. La liste a également pour effet de brouiller les repères entre fiction et réalité, là où Pouchkine insistait lourdement sur le caractère fictionnel des lectures de Tatiana. Les Uscoques ont en effet inspiré un récit de George Sand, intitulé *L'Uscoque*. Le singulier employé par Dostoïevski peut laisser penser qu'il connaissait ce récit, dont le dispositif est intéressant : un récit-cadre laisse entendre que Byron s'est inspiré des Uscoques pour son *Corsaire*, mais qu'il en a donné une image déformée. La nouvelle de George Sand prétend ainsi corriger ce mensonge fictionnel et raconter la véritable histoire des Uscoques. Un même dispositif est à l'œuvre, en quelque sorte, chez Nodier, qui prétend donner au public un roman historique¹⁸, créditant donc sa fiction d'une part de vérité.

C'est – semble-t-il – la dimension référentielle de *Jean Sbogar*, le caractère mimétique de l'œuvre, attesté par le paratexte, qui ont retenu l'attention d'une partie du lectorat russe, et notamment de Dostoïevski. Les lecteurs se sont tout particulièrement attardés sur le chapitre 13 qui contient les fameuses, et particulièrement subversives, tablettes de Lothario. On y lit par exemple ceci :

C'est une question difficile à décider que de savoir ce qu'il y a de plus hideux dans la vie sociale du délit ou de la loi, ce qu'il y a de plus cruel du coupable ou du juge, du crime ou du châtiment. Les opinions sont fort partagées¹⁹.

ou encore :

Le vol du pauvre sur le riche, si on remontoit à l'origine des choses, ne serait, en dernière analyse, qu'une réparation, c'est-à-dire le déplacement juste et réciproque d'une pièce de monnaie ou d'un morceau de pain qui retourne des mains du voleur dans les mains du volé²⁰.

Lothario défend publiquement des thèses susceptibles de nourrir la réflexion de Dostoïevski, lorsqu'il s'interroge sur le surhomme :

-
16. «Для полноты лица (Выделено курсивом Достоевским. – Р. Я.) его (Раскольников. – Р. Я.) пленяет роль затаенного существа, тайны, Унгерна, Sbogar, Ускока и проч. Но потом сам смеется над этим», cité dans Якубова Р. Х. Романтическая повесть «Жан Сбогар» Ш. Нодье в творческой рецепции Ф. М. Достоевского // Российский гуманитарный журнал. 2014. №5. URL: <https://cyberleninka.ru/article/n/romanticheskaya-povest-zhan-sbogar-sh-nodie-v-tvorcheskoy-retseptsiif-m-dostoevskogo> (consulté le 02/05/2019). Nous traduisons.
 17. L'histoire de ce baron est longuement racontée par Adolphe de Custine dans sa lettre sixième (*op. cit.*, p. 141-145). Nous remercions Véra Milchina d'avoir porté cet élément à notre connaissance.
 18. On trouve ainsi, par exemple, dans la préface à la troisième édition [1832] : « le reste se passa ainsi que je l'ai dit, ou à peu près, car je ne pensais pas que le roman fût tenu à l'exactitude de la gazette, et quiconque s'entend à ce genre de composition ne s'étonnera point que j'aie supprimé l'épisode surabondant de Laybach, malgré sa péripétie, pour arriver plus vite au dénoûment de Mantoue. Là mourut Jean Sbogar sur l'échafaud » (*Jean Sbogar*, éd. cit., p. 90)
 19. *Ibid.*, p. 187.
 20. *Ibid.*, p. 188.

Cherchez dans votre mémoire quels sont les fondateurs des sociétés nouvelles, et vous verrez que ces hommes sont des brigands comme ceux que vous condamnez ! Qu'étoient, je vous le demande, ces Thésée, ces Pirithoüs, ces Romulus qui ont marqué le passage des âges barbares à l'âge héroïque auquel ils ont présidé²¹ ?

On voit bien comment le roman de Dostoïevski met en pratique le projet décrit dans ses documents préparatoires à l'écriture de son roman, celui d'une fascination première, suivi d'une prise de distance. Habité par ces questionnements sur le bien et le mal, sur la légitimité possible du crime dans une société fondamentalement corrompue, sur l'exception morale que constitueraient certains surhommes, Raskolnikov décide d'exercer lui-même la justice en assassinant et volant une usurière. Pour cacher son larcin, il est conduit au meurtre de l'innocente sœur de celle-ci. Le voilà sommé un peu malgré lui d'éprouver jusqu'au bout la légitimité des réflexions de Lothario, et conduit à prendre ses distances avec celles-ci, pour refonder en quelque sorte l'impératif catégorique de l'acte moral.

L'intertexte nodiérien fonctionne donc différemment chez Dostoïevski et chez Pouchkine. Raskolnikov est un élève de Lothario, là où Onéguine n'était que le reflet de Sbogar. Néanmoins, la filiation entre les personnages ne vaut pas adhésion complète. L'œuvre de Dostoïevski constitue la poursuite et le dépassement du discours qu'elle prend au sérieux, sans le reproduire tout à fait. Ce changement de régime s'explique par l'évolution du contexte historique et politique dans lequel les romans de Pouchkine et de Dostoïevski ont été écrits : la période d'écriture de *Crime et châtiment* correspond au plein épanouissement du mouvement nihiliste en Russie²².

Charles Nodier en Russie

La philosophie nihiliste qu'on peut attribuer à Lothario, telle que Dostoïevski la prend au sérieux, quitte naturellement à la récuser, explique sans doute en partie l'accueil fait au roman de Nodier en Russie. Mais cet effet de lecture, parfaitement explicite dans les années 1860, l'est beaucoup moins dans les années 1810-1820, comme le montre la lecture pouchkinienne du texte.

Pourtant, Léonce Pingaud, professeur d'histoire moderne à la faculté des lettres de Besançon à la fin du XIX^e siècle, spécialiste des écrivains bisontins comme des relations franco-russes, donne l'interprétation suivante du voyage avorté de Nodier en Russie. Nous la restituons ici telle quelle, avec ses erreurs et ses partis pris, car elle semble révélatrice de la manière dont se construit la fiction auctoriale autour de Nodier à la fin du XIX^e siècle :

Deux motifs ont, depuis 1815, rendu moins sensible l'action de l'esprit français en Russie, la défiance du gouvernement envers les idées que les auteurs et les héritiers de la Révolution de 1789 ont semées dans le monde, et l'amour-propre d'une nation qui se sent parvenue à l'âge adulte et veut se donner, du moins vis-à-vis de l'étranger, l'air de l'indépendance. [...]

Cette défiance ombrageuse aboutit à fermer la frontière aux gens les plus inoffensifs, comme le témoigne l'histoire de Charles Nodier en 1824²³.

Cet écrivain de tant d'esprit et de si peu de jugement s'était laissé persuader par l'abbé Nicolle qu'il était propre à initier les Russes à l'économie politique. Il coûtait peu au brillant conteur, qui avait déjà tenté la fortune en Illyrie, bien mieux il plaisait à son imagination d'explorer la Tartarie, comme il disait ; il s'engagea donc par traité à aller enseigner à Odessa une science qui lui était étrangère et lui fût demeurée inaccessible ; il devait en outre diriger un journal politique et commercial en langue française. Nodier, à court d'argent, s'engageait sincèrement en cette circonstance ; il

21. *Ibid.*, p. 108.

22. *Pères et fils*, d'Ivan Tourgénéiev, est paru en 1862.

23. Il y a ici une erreur sur la date : c'est bien dès 1817 que Nodier envisage de faire ce séjour en Russie.

se mit en route et s'en vint attendre dans sa province, à Lons-le-Saulnier, un ordre officiel de départ qu'il ne devait jamais recevoir. Il comptait sans un malencontreux roman publié l'année précédente, *Jean Sbogor*, où, par une de ces exagérations dont il était le premier à sourire, il faisait débiter par un certain Lothario des maximes comme celles-ci : « Si j'avais le pacte social à ma disposition, je n'y changerais rien, je le déchirerais. – Je ne sais plus qu'un métier à discréditer, celui de Dieu, etc. ». En Russie on prit au sérieux ces sinistres formules, condensées dans un chapitre qui pourrait s'intituler aujourd'hui le manuel du parfait nihiliste ; on regarda donc et on écarta comme un révolutionnaire outré celui qui n'était qu'un précurseur sans conviction des romantiques. Nodier demeura en France pour son bonheur et pour le plus grand profit des lettres. *Jean Sbogor* seul pénétra discrètement dans les salons de la haute société, et longtemps après y excitait encore une curiosité passionnée²⁴.

Le jugement de Léonce Pingaud sur la matière philosophique du roman est révélateur. D'une part, il semble évident à l'historien que celle-ci n'est pas digne d'être prise au sérieux, et que seuls des Russes bornés ont pu prendre au pied de la lettre ces jeux d'esprit ; d'autre part, il est évident que le brave Nodier n'y accordait lui-même aucune importance. Léonce Pingaud met également en valeur l'importance du contexte de réception. Le chapitre 13, « pourrait s'intituler aujourd'hui [*en 1886*] le manuel du parfait nihiliste », mais il ne peut l'être en 1818.

Or Léonce Pingaud s'appuie ici sur l'analyse produite par Marie Mennessier-Nodier dans ses mémoires. La fille de Charles Nodier ne porte jamais le jugement condescendant de l'historien sur le mérite de son illustre père, cela va de soi. Elle raconte néanmoins dans les mêmes termes le voyage manqué :

C'est sur la demande pleine d'insistance de M. l'abbé Nicolle, aumônier du roi et directeur du lycée Richelieu, à Odessa, que Charles Nodier signa l'acte imprudent par lequel il prenait, pour la seconde fois, et malgré les tristes résultats d'une première tentative, l'engagement de s'expatrier.

Ce traité l'attachait au lycée d'Odessa en qualité de professeur d'économie politique. Il se chargeait en outre de la rédaction d'un journal littéraire, politique et commercial qui devoit y être créé. [...] on alla attendre dans le Jura, où ma mère avoit de cruels adieux à faire et à recevoir, l'arrivée de la feuille de route officielle. Un ordre supérieur la retint fort heureusement à Odessa, et par un concours d'aventures, jusque-là sans exemple, Lons-le-Saulnier devint le pôle extrême d'un voyage en Russie²⁵.

Puis elle cite fidèlement les propos de Charles Nodier lui-même, dans la « Préface » à *Jean Sbogor* de l'édition de 1832, où il établit clairement le lien entre la parution de *Jean Sbogor* et le refus de la feuille de route. La biographe n'ajoute aucun jugement personnel à cette analyse.

Mais, un peu plus tôt, Marie Mennessier-Nodier s'indigne d'un article critique produit à l'époque de la parution de *Jean Sbogor*, et dans lequel l'auteur de l'article s'insurgeait contre les propos révolutionnaires qu'il attribuait à l'auteur du roman. Voici la réponse que lui adresse Marie Mennessier-Nodier :

Voici par exemple une citation, une « vraie » citation de Charles Nodier.

L'épithète n'est pas de trop ; on ne parviendrait à l'appliquer à une seconde phrase de ce scandaleux libelle.

« Est-il vrai, dit l'académicien du ton dogmatique et tranchant qu'il prend dans presque tous ses écrits, que la plupart des souverains de l'Europe s'occupent de faire cadastrer la terre ? – Soit. »

« Instituer des monarchies aujourd'hui, c'est grande pitié. »

24. Léonce Pingaud, *Les Français en Russie et les Russes en France : l'ancien régime, l'émigration, les invasions*, Paris, Perrin & C^{ie}, 1886, p. 437-438.

25. Marie Mennessier-Nodier, *Charles Nodier. Épisodes et souvenirs de sa vie*, Paris, Didier, 1867 p. 234.

« Si j'avais le pacte social à ma disposition, je n'y changerois rien, je le déchirerois. »

« Je voudrais bien qu'on me montrât dans l'histoire une monarchie qui n'eût pas été fondée par un voleur. »

Le texte est exact, et on arriveroit facilement à faire suivre ces maximes de quelques autres d'un ordre aussi subversif. Seulement le copiste oublie de révéler ce détail que ce n'est pas « l'académicien dogmatique et tranchant » qui les lui fournit, mais bien les « tablettes de Jean Sbogor ».

Or, il n'est pas absolument défendu à un chef de brigands morlaques d'avoir en fait de doctrines sociales des idées que ne partagent pas les imprimeurs de la rue Jussienne. Il est plus d'un terrain sur lequel ils ne se rencontreroient pas davantage. Celui de la bonne foi, par exemple. Jean Sbogor n'étoit qu'un voleur²⁶.

Marie Mennessier-Nodier commet elle aussi une erreur. Il ne s'agit pas des tablettes de Sbogor, mais de celles de Lothario, dont les idées ont séduit la très respectable Madame Alberti, et qui ne jouit pas, dans le dispositif textuel, du même discrédit que son double Sbogor, dont il regrette même les excès. Le narrateur note ainsi :

Madame Alberti prenoit une part moins vive [qu'Antonia] à ses discours, mais elle en jouissoit comme d'une idée singulière et nouvelle ; et tel étoit sur elle l'empire de ces idées, qu'il lui faisoit souvent oublier combien elles étoient en opposition avec les sentiments qu'elle avoit reçus de son éducation, ou que sa propre raison lui avoit inspirés²⁷.

Il ne paraît donc pas aussi malhonnête que Marie Mennessier-Nodier l'affirme de prêter à l'auteur de *Jean Sbogor* quelque sympathie pour les propos qu'il met dans la bouche de son héros. Entendons-nous : la question n'est pas tant de savoir ce que l'auteur réel, l'individu Charles Nodier, pensait ou ne pensait pas, mais de réfléchir à la manière dont la mise en scène textuelle rend possible la construction d'un écrivain imaginaire qui, lui, assume pleinement les propos de son personnage.

Or il est un indice dont Marie Mennessier-Nodier ne tient pas compte : c'est la mention, sur la première page de l'édition de 1818, d'un « avertissement des éditeurs » précisant :

L'auteur de cet ouvrage nous a envoyé son manuscrit au moment où il se disposoit à franchir l'espace qui le séparoit encore de la Russie. Il nous a imposé l'obligation de ne pas le nommer ; mais nous n'avons pu lui promettre que le public ne saurait le reconnoître²⁸.

Peu importe qui, de l'éditeur ou de l'auteur, a eu l'idée de cet avertissement. Il n'en résulte pas moins que, par celui-ci, l'auteur avoue cacher son identité parce qu'il craint que la publication d'un tel roman ne compromette son séjour en Russie. En d'autres termes, il manifeste clairement la conscience du caractère subversif des propos tenus au sein de celui-ci. L'argument bien connu, que reprend Marie Mennessier-Nodier à son compte et qui veut que le pacte fictionnel interdise tout rapprochement entre les personnages d'une fiction et leur auteur, tombe dès lors de lui-même. Il tombe d'autant plus que le préfacier de 1832 prendra la peine de valider les lectures historiques de son roman. La scénographie auctoriale mise en œuvre par Nodier lorsqu'il fait le choix de lier l'échec de son voyage en Russie à la publication de *Jean Sbogor* nous semble ainsi justifier la lecture référentielle de son œuvre et la prise au sérieux des fameuses tablettes de Lothario, telles qu'elles seront lues dans le contexte socio-politique et littéraire du nihilisme russe des années 1850-1860.

26. *Ibid.*, p. 228-229.

27. *Jean Sbogor*, éd. cit., p. 168-169.

28. Charles Nodier, *Jean Sbogor*, Paris, Gide fils, Henri Nicolle, 1818, « Avertissement des éditeurs ».

Jean Sbogor semble donc avoir connu une fortune rapide et conséquente en Russie, et nous espérons que des recherches ultérieures viendront confirmer cette hypothèse. On peut d'ores et déjà souligner la qualité des œuvres qui ont intégré à leur matière la figure double du bandit et celle de son amante malheureuse. L'importance prise par ce texte invite à reconsidérer la réception des œuvres littéraires et le statut de la fiction, du point de vue du lecteur. Indépendamment des mérites littéraires de ce petit roman, cette réception nous semble s'expliquer par l'épaisseur de réalité dont est doté le personnage de ce « roman historique », qui se déroule, rappelons-le, en grande partie en pays slave, ce qui ne pouvait passer inaperçu dans la Russie impériale. Elle s'explique aussi par l'épaisseur de la fiction qui se construit progressivement autour de son auteur, Charles Nodier. Fiction suffisamment riche pour donner lieu, depuis 2006, à une bande dessinée de Pécau et Kordey²⁹, dont Nodier est l'un des deux personnages principaux, et qui raconte les aventures de notre écrivain imaginaire, « genre de poète savant³⁰ », familier de la « reine des fées³¹ » et rebelle à toute autorité, dans une uchronie qui le conduit précisément... en Russie, ce qui ne peut que nous paraître, au terme de ce rapide parcours, une très belle revanche de la fiction sur la réalité.

-
29. Jean-Pierre Pécau, Igor Kordey et Chris Chukry, *Empire*, Paris, Delcourt. Quatre tomes ont paru à ce jour, *Le Général fantôme* (2006), *Lady Shelley* (2007), *Opération Suzerain* (2007), *Le Sculpteur de chair* (2016). Pour une présentation de cette bande dessinée, nous renvoyons aux comptes rendus de Sébastien Vacelet parus dans les volumes 4 et 5 des *Cahiers d'études nodiéristes* et disponibles en ligne : <https://tinyurl.com/y5ews84e> et <https://tinyurl.com/y2bqzmsu>
30. Jean-Pierre Pécau, Igor Kordey et Chris Chukry, *Empire. L'intégrale (tome 1 à 3)*, Paris, Delcourt, 2016, p. 7.
31. *Id.*